

Souvenirs de Nicolas Soret, peintre ordinaire de Catherine II de Russie

Autor(en): **Naville, René**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **22 (1974)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-728584>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Souvenirs de Nicolas Soret, peintre ordinaire de Catherine II de Russie

Né à Genève en 1759, Nicolas Soret, fils de Frédéric Soret et de Jeanne Menu, nous a laissé sous le titre de « Souvenirs » un journal où se trouvent retracés les principaux faits de son existence. La première partie de ce journal se rapporte à son enfance; celle-ci, assez triste et solitaire, se déroula dans des pensions à Aubonne, puis à Vevey. Revenu à Genève, Soret y suivit des classes de dessin où se révéla un talent qui l'incita, par la suite, à se vouer à la peinture. Son père, en effet, le destinait à l'horlogerie, profession qu'il refusa obstinément d'embrasser, et c'est sous les auspices de sa belle-mère, Louise Perusset, seconde épouse de son père, qu'il prit ses premières leçons de peinture.

C'est à cette seconde phase de son existence que commence le fragment du journal que nous reproduisons ci-dessous. On y verra retracées ses pérégrinations en Angleterre en Irlande et en Russie jusqu'à Saint-Petersbourg où, après avoir convolé avec M^{lle} Jeanne Duval, il devint le peintre ordinaire de l'impératrice Catherine II, qui ne donnait à l'époque aucun bijou qui ne fût orné d'un portrait de sa main.

Il composa des médaillons imitant des camées montés en or, souvent entourés de diamants et de perles. Il fit également les portraits du roi de Suède et du duc de Sudermanie, des copies sur émail de ceux de l'Arioste, du Connétable de Bourdon et de Charles Bonnet. Après la mort de Catherine II il exécuta encore des portraits de Maria Féodorovna, de l'Empereur Paul I et des Grands-Ducs leurs fils.

Ayant dû quitter la Russie après un séjour de sept ans, pour raison de santé, il rentra dans sa patrie pour se vouer à l'éducation de ses deux fils.

Comme on le verra, ce journal fait notamment mention de son fils Frédéric, filleul de l'Impératrice Maria Féodorovna qui occupa le poste de Conseiller aulique à la Cour du prince de Saxe-Weimar.

Durant son séjour à Weimar, il se lia d'amitié avec Goethe; ses relations et ses entretiens avec le célèbre écrivain et poète allemand ont fait l'objet de plusieurs ouvrages qui lui ont conféré une certaine notoriété.

Nicolas Soret est mort à Genève en 1830.

A part les œuvres citées plus haut, on connaît l'existence d'un certain nombre d'émaux ou de miniatures dans quelques collections genevoises ou suisses. Beaucoup de ses œuvres sont sans doute restées en Russie.

On peut citer:

Portrait de N. Soret, d'après le tableau à l'huile du peintre polonais Lampi. Email.

Portrait de Maria Feodorowna sur fond d'architecture. Email.

Portrait de Maria Feodorowna. (Fond uni.) Email.

Portrait de Catherine II. Email.

Portrait de Paul I^{er} de Russie. Email.

Portrait de P. A. Lecointe. Miniature sur ivoire.

Portrait de Fréd. Soret. Miniature sur ivoire.

Portrait d'un noble russe. Email.

Portrait de M^{me} L. Soret-Pérusset. Email.

Portrait d'un officier anglais. Email.

Copie légèrement modifiée d'un tableau de Wou-wermann, *St. Georges tuant le dragon*. Email.

Portrait de jeune homme. Miniature sur ivoire.

Portrait de femme âgée à bonnet blanc. Email.

RENÉ NAVILLE

Je suis né de parents dont les mœurs sont irréprochables, mais peu fortunés, quoique mes ancêtres fussent très riches. Après la révocation de l'Edit de Nantes, les deux frères Soret s'établissent à Genève d'où provenait la branche des Soret-Dumont qui est la nôtre; mon grand-père n'avait aucun état, en sorte qu'il dissipa le bien de ses pères avec assez de rapidité. Ma grande-mère, après sa mort, finit de manger le restant de leur fortune ou à peu de chose près. Mon grand-père fut tué à sa campagne; on supposait que c'était un mari jaloux.

Mon père avait dix-neuf ans et ma mère vingt et un ans lorsqu'ils se marièrent. Le premier était aimable, bon, il avait beaucoup d'esprit naturel, le goût du plaisir et de la dissipation. Le caractère de la deuxième ne lui ressemblait pas; il y avait donc une espèce d'antipathie qui fut la source comme le sujet de leurs disputes, lesquelles en définitif amenèrent un divorce.

Ainsi s'évanouissent les fantômes de bonheur lorsqu'ils ne reposent que sur des bases idéales! Si vous voulez vous marier, mes bons enfants, consultez vos parents plutôt que votre propre goût, car l'imagination nous trompe souvent, surtout lorsqu'on est jeune.

Ils vécurent, cependant, près de trois ans ensemble; deux enfants naquirent dans cet intervalle, ma sœur cadette et moi...

J'atteignis l'âge où il fallut prendre un état; mon père me proposa d'embrasser le sien, c'est-à-dire l'horlogerie qu'il professait lui-même. Cela me parut fort drôle au premier moment, parce que j'aimais et étais curieux de mécaniques; cependant, au bout d'un an d'apprentissage, mon goût pour cette partie loin d'augmenter fut en diminuant; mon père insista pour que je continuasse, mais ne pouvant vaincre ma répugnance et m'ennuyant tous les jours davantage de faire des mouvements, je fis serment, en rompant une lime sur l'étau, que je ne retoucherai plus de semblables outils pour en faire mon gagne-pain. Aucune représentation de mon père ne purent me faire changer de sentiment. Dans ce même temps mon père se maria avec une veuve qui avait un fils; elle était peintre en émail, ne manquait pas de talent.

J'eus beaucoup de peine les premiers temps à m'accoutumer à elle et à son enfant, je ne les regardais que comme des intrus ou des étrangers dans la maison, de manière qu'ils n'eurent pas l'un et l'autre à se flatter de mes caresses, ni de mes prévenances. J'avais bien tort par rapport à ma belle-mère, car elle me traitait avec bonté et employait tous les moyens possibles pour vaincre cette répugnance que je lui montrais et, je dois le dire, quoiqu'à ma honte, elle ne réussit qu'à force de patience et de bons procédés envers moi. Je m'accoutumais aussi peu à peu avec le fils et, si nous nous considérions pas précisément comme frères, nous devînmes passablement bons amis. On nous mit en pension sur Champat, là nous ne faisons presque rien. Nous allions quelquefois à la pêche, d'autres fois nous allions avec arcs et flèches à celle des grenouilles et des lézards, au point que nous étions venus assez adroits pour ne les guère manquer, ce qui nous amusait beaucoup; dans ces dernières chasses nous nous mettions presque nus pour mieux ressembler à des sauvages, les parties de bains étaient fréquentes. Un jour que je me trouvais avec d'autres polissons de mon âge, nous fîmes un défi de course, complètement nus dans les environs du rivage, nous courions avec toute l'ardeur qui anime la jeunesse, lorsque tout à coup mon pied rencontra une pierre et me fit tomber si rudement sur mon bras qu'il fut complètement écorché; en me relevant je trouvais directement sous ma main un écu de six livres, au même instant un de mes amis me crie pour se moquer de moi et de ma chute: *partia maitia*; c'est un dit-on genevois, qui veut dire: partageons de moitié. Ce railleur ne se doutait pas que j'eusse fait une trouvaille, et moi je lui dis en riant: ta moitié sera trois livres, mais mon intention était de rien donner ni sous ni mailles à personne, je croyais avoir trouvé les mines du Pérou, car je n'avais jamais eu en mains plus de deux ou trois florins, de sorte que j'oubliais complètement mon mal de bras et m'en fus très joyeusement à la maison.

Quelque temps après mon père, ne sachant que faire de moi, me demanda quel état je désirais entreprendre! Je ne le savais pas trop bien moi-même, encore fallait-il se décider; je pensais que, puisque je savais un peu dessiner et que ma belle-mère était peintre, je pourrais essayer de la pein-

ture. Je fus donc avec elle pendant environ seize à dix-huit mois sous sa direction et faisant mon apprentissage avec une jeune et jolie demoiselle qu'elle avait pour élève. Il semble que cela aurait dû m'encourager, mais point du tout, soit que je n'eusse pas de talents naturels ou soit la distraction que me procurait cette apprentie, je ne fis rien qui vaille. On me mit enfin ailleurs dans l'espoir que cela irait mieux. Effectivement le maître chez qui on me plaça trouva en moi des dispositions et me fit faire assez de progrès. Il avait beaucoup de talent et par ses directions je sentis mon goût se développer, mon esprit s'ouvrir. Je commençais à jouir du plaisir que procure l'amour-propre lorsque les approbations sont méritées. J'étais dans cette passe et sous une heureuse perspective lorsque mon maître prit une maladie dont il mourut. Il fallut donc changer de place, je fus chez d'autres peintres qui n'avaient pas autant de talents, où j'appris peu de choses mais où je commençais à gagner quelques bagatelles; ces faibles gains augmentèrent beaucoup et firent sur moi un heureux effet; ils me rendirent très laborieux et me mirent à même de prendre plusieurs leçons particulières, d'acheter tout ce que j'avais besoin dans mon état, de me procurer le temps et les moyens de faire des études d'après nature et d'après des tableaux que divers particuliers avaient la bonté de me prêter. A force de peine, de travail et aidé de bons conseils de ceux que j'estimais pouvoir m'en donner les meilleurs, j'eus la double satisfaction de m'avancer et de me faire estimer davantage. Ce fut donc avec cette persévérance que je parvins à faire quelques peintures qui m'attirèrent des éloges flatteurs et ceux-ci m'encourageaient toujours plus. J'étais véritablement très heureux, je sortis ainsi tout doucement de la coquille et réellement avec honneur. Cette riante perspective était pleinement partagée par mes parents et amis; ils me témoignaient leur joie aussi souvent que l'occasion se présentait et je puis dire que ce temps a toujours été agréablement présent à mon souvenir, tant il est vrai qu'on n'est jamais plus heureux que lorsqu'on mérite le mieux de l'être.

J'aurais pu jouir longtemps à Genève des fruits de ma bonne conduite si nos dissensions politiques (dans lesquelles je me jetais comme tant d'autres) ne vinrent à la traverse de mes

progrès et de ma fortune; cependant, je fis encore quelques études, entre autres je fis copier un beau portrait de M. Bonnet, le naturaliste à Genthod.

Cet homme célèbre autant que bon m'accueillit fort bien, ainsi qu'un très bon peintre qui demeurait chez lui et qui me donna de fort bons conseils. Je réussis passablement. Je mangeai à l'auberge avec quelques Genevois qui y étaient en pension; ils prirent à tâche de me corrompre et de me détourner de mes devoirs. Ma moralité et mon innocence faisaient le sujet de leurs raileries; ils firent plusieurs tentatives pour me mettre à leur niveau et m'en procuraient tous les moyens. Je rompis avec eux. Confus de trouver un jeune homme ferme dans ses principes, quoique bafoué, vilipendé, ils cessèrent enfin de poursuivre leur plan. Je dois peut-être à l'horreur qu'ils m'ont inspirée cet éloignement pour tout ce qui m'a semblé crapuleux et bas. En cela je puis dire que je leur ai beaucoup d'obligation. Puissent mes fils se tenir en garde contre les séductions des gens corrompus et n'écouter que la voix de l'honneur et de leur conscience!

A la reddition de Genève en 1782,¹ je pris le parti de m'expatrier, me sentant capable de me tirer d'affaire ailleurs. Et comme il était question de faire un établissement en Irlande, je pensais que je pourrais bien y aller lorsqu'il serait formé, mais en attendant je partis pour Londres; deux amis se joignirent à moi pour faire cette route;² nous la fîmes partie à pied, partie sur l'eau et par voitures; nous fumes accompagnés par mon père, par plusieurs amis et parents. Comme nous désirions voir Lyon, nous dirigeâmes nos pas par Seyssel avec un petit paquet de hardes sur le dos (dont nous avions le plus besoin); nous avions envoyé nos malles d'avance à Calais. La première

¹ Les années 1781 et 1782 furent marquées à Genève par une intense agitation politique qui amena l'intervention armée de la France, de la Sardaigne et de Berne, et la reddition de la ville le 2 juillet 1782.

² A la suite de ces événements des Genevois prirent le chemin de l'exil; des familles allèrent s'établir à Neuchâtel, à Bruxelles, à Constance, d'autres partirent pour l'Angleterre et l'Irlande. Voir sur cette question J. Feldmann, « Die Genfer Emigranten von 1782-1783 », dans *Zürcher Beiträge zur Geschichtswissenschaft*, bd 12, Zürich, 1952.

journée n'eut rien de remarquable que les tendres caresses que nous reçûmes et fîmes à ceux qui retournerent à Genève. Je n'oublierai jamais les pleurs que ce bon père versait en m'embrassant de toute l'effusion de son bon cœur. Le mien était dans une agitation ou dans un état qu'il est impossible de décrire. Quel moment doux et pénible pour celui qui connaît la tendresse! Le lendemain au soir nous nous égarâmes, il faisait une pluie à verse et nous nous jetâmes même dans un marais par l'obscurité qu'il faisait; nous tournâmes et virâmes tant qu'à la fin nous trouvâmes une issue et aperçûmes au loin une lumière sur laquelle nous dirigeâmes nos pas. Nous atteignîmes un village de Savoie vers les onze heures du soir, nous heurtâmes assez longtemps à une porte et quoique nous ayons entendu du bruit intérieurement on ne se pressait point de nous ouvrir. Après avoir heurté de nouveau, on demanda qui était là. Nous adouçîmes nos voix du mieux que nous pûmes et nous répondîmes que nous étions des jeunes gens égarés, dont il n'avaient rien à redouter. Ils se décidèrent à ouvrir la porte au risque de ce qui peut arriver. Nous voyons paraître deux figures, l'une en bonnet de nuit et en grande robe de chambre, l'autre tenant une lumière à la main, affublée d'un mauvais cotillon, d'un mouchoir et pour coiffure une béguigne.

Nous voilà en présence les uns des autres. Nous expliquons notre position avec cette bonhomie et cette franchise qu'accompagne la vérité. Soit que nos figures plaidassent en notre faveur ou que nos paroles fissent l'effet que nous avions lieu d'attendre, on nous permit d'entrer. Nous les priâmes de nous donner gîte pour cette nuit et en même temps permettre de nous sécher et changer.

Voyant que nous n'étions pas des revenants, ces bonnes gens s'empressèrent de nous rendre tous les bons offices dont nous avons besoin: tout en nous séchant autour d'un bon feu, nous entrâmes en conversation avec ce brave homme, nous trouvions qu'il raisonnait beaucoup mieux qu'un manant; nous commençons à douter qu'il pouvait être un personnage, lorsqu'enfin il nous apprit lui-même qu'il était le curé du village. Il nous fit faire un souper assez bon, se lamentant de ne pouvoir nous donner de meilleur vin. « Tel qu'il est, mes amis, nous dit-il, je vous prie de le recevoir d'aussi bon cœur que je vous le donne.

« Et il ajouta: » Il est malheureux pour vous que le hasard ne vous ait pas fait tomber chez un de mes confrères qui a plus de moyens que moi et surtout une cave mieux fournie que la mienne et qui s'appelle précisément comme vous, (en me désignant) ». Sa simplicité, sa bonhomie nous plut infiniment et nous tachâmes d'y répondre par la même confiance; nous lui dîmes où nous allions, ce que nous nous propositions de faire en égayant la conversation des traits les plus saillants de ce qu'il nous était arrivé pendant le cours de notre vie, etc. etc... Nous oublions avec lui qu'il était tard. Enfin, on nous fit coucher et comme on le pense bien nous dormîmes d'un bon somme en dépit des nombreux hôtes incommodes qui habitent les lits savoyards.

Le lendemain nous trouvâmes nos effets propres, secs et rangés séparément. C'était la fille qui avait eu ces attentions et, quoiqu'elle ne fût pas précisément jolie ni bien accoutrée, nous lui témoignâmes notre satisfaction en l'embrassant de bon cœur, et comme nous n'osions pas offrir le prix au curé de la peine et des dépenses que nous avions pu occasionner, nous crûmes bien faire de donner une récompense proportionnée à cette bonne servante. Sa figure devint si rayonnante et son pas si léger que nous crûmes qu'elle s'était transformée en nymphe. Nous fîmes aussi nos sincères remerciements à ce brave homme qui, après nous avoir mis sur la voie pour retrouver la route que nous avions perdue la veille nous quitta en nous souhaitant un bon voyage et des succès. Nous l'embrassâmes encore en lui donnant les adresses de nos parents au cas qu'il voulût aller à Genève, persuadés qu'il y serait bien reçu.

Après avoir atteint Seyssel nous nous embarquâmes pour Lyon; il y avait beaucoup de passagers, mais, entre autres, plusieurs nourrices avec des enfants qui étaient destinés probablement pour peupler l'hôpital des enfants trouvés. La route est assez variée, il y a des sites très pittoresques. Nous séjournâmes quelque temps à Lyon pour voir les curiosités de la ville et de ses environs. La nouveauté des objets, leur variété faisaient sur nous de vives impressions; notre curiosité alla un peu en diminuant à mesure que nous faisons plus de chemin, car, à l'exception de quelques jolies villes, nous trouvions que les beautés naturelles souffraient à la

comparaison des environs de Genève et plus particulièrement lorsque nous arrivâmes dans la Champagne pouilleuse qui, comme on sait, est assez aride, son terrain de pierres à fusils et crayeux. Troie, sa capitale, est peu digne du nom qu'elle porte, elle ne renferme pas d'Hélène, car le sexe nous a paru assez laid, elle n'a donc pas à craindre un siège de dix ans, malgré ses murs et fossés antiques. Il n'en est pas de même de la Normandie et des charmantes filles de Caen. Le costume est ici tout différent et prête au déploiement des grâces, elles sont aussi plus propres et plus richement vêtues. Nous arrivâmes un dimanche à Bolbec³ un moment où il se manifestait un incendie, les cloches sonnaient, les processions passaient de rue en rue au lieu d'aller au feu comme au plus pressé; cependant quelques personnes aidaient les pompiers; nous fîmes faire une chaîne de seilles et seaux comme à Genève; dès ce moment le service du feu eut un bon effet et nous vîmes à notre grande satisfaction que nos directions y avaient contribué. On nous fit bien des remerciements quoique nous fussions huguenots. Quelques personnes même poussèrent leur bienveillance jusqu'à nous accompagner au moment de notre départ.

Arrivés à Calais, nous nous y reposâmes quelques jours, et ensuite nous nous embarquâmes pour Douvres sur un paquebot. Notre traversée fut heureuse et sans beaucoup de maux de cœur. Notre arrivée à Douvres nous donna lieu à plusieurs réflexions qui n'étaient pas beaucoup en faveur de l'Angleterre et quoique nous savions un peu d'anglais et que nous connaissions assez la différence du peuple que nous venions de quitter d'avec celui chez lequel nous étions, nous ne pûmes malgré cela être assez surpris de ses contrastes: d'un côté, l'urbanité, la politesse, la complaisance, la gaîté, et, de l'autre, la rudesse, la fierté, le mépris des étrangers. Tout cela nous révoltait autant que cela nous paraissait extraordinaire. Dans la suite j'eus lieu de voir que tous les Anglais n'étaient pas ainsi, car parmi les gens relevés ou de bonne éducation on rencontre encore beaucoup de gens qui pensent et agissent comme les plus aimables Français.

Le pays que nous parcourûmes d'ici à Londres est très beau, les routes superbes, les habi-

tants nous parurent généralement riches et heureux. La propreté des habitations, celles des Anglais contrebalançaient les désagréments que nous eûmes à essayer par notre qualité d'étrangers. Nous arrivâmes enfin à Londres. Dès la première nuit que nous passâmes dans un hôtel nous eûmes des insultes et des menaces de la part de ceux qui y logeaient, ils en vinrent même jusqu'à nous mettre le pistolet sous la gorge. Sans doute c'était quelques bons piliers d'auberge qui avaient pris plus de bière qu'il n'en faut ordinairement; enfin cette rixe se calma et n'eut aucune suite.

Le surlendemain nous fûmes remettre nos lettres de recommandation, et changeâmes de gîte.

Je n'eus pas extrêmement lieu de me flatter de mon séjour à Londres, je fus occupé mais pas assez ni aussi honorablement que je l'avais espéré.

Si j'avais eu plus d'intrigue, plus de connaissance du monde et surtout une éducation plus soignée, je n'aurais pas manqué d'être présenté avec avantage et par cela même je me serais avancé du côté de la fortune. Je fus donc contraint d'essayer de la New-Genevay en Irlande.⁴ Je partis pour cet effet avec deux marchands horlogers qui passaient à Londres pour se rendre à cette nouvelle colonie. Nous traversâmes l'Angleterre sans accidents jusqu'à Holyhead,⁵ peu de temps après y être arrivé nous nous embarquâmes pour Dublin, mais après avoir été en mer quelques heures il s'éleva une tempête qui nous força de retourner au port. Nous reparâmes le lendemain et arrivâmes sains et saufs.

Au langage près nous nous croyions en France, nous retrouvions du moins des traces d'urbanité, de légèreté, etc. On nous accueillit assez bien et nos recommandations servirent à faciliter notre transport d'ici jusqu'à Waterfort.⁶ Il ne nous arriva rien de bien étrange dans la route, seulement nous fûmes poursuivis par des voleurs armés de pistolets qui, ayant su apparemment que nous étions porteurs de plusieurs objets en bijouterie et horlogerie, eurent envie

³ Bolbec: chef-lieu de canton en Seine Maritime, à 35 km au nord-est du Havre.

⁴ Cf. J. Feldmann, *op. cit.*, p. 39-41 et 44.

⁵ Holyhead: bourg dans une île de la mer d'Irlande (Pays de Galles).

⁶ Waterfort: port d'Irlande, province de Munster.

de se l'approprier; nous déjouâmes leurs desseins en prenant une route différente et à leur insu. Nous les esquivâmes heureusement et arrivâmes à Waterford. Là je me mis de suite à faire des portraits en émail qui me réussirent à merveille. On ne connaissait point ce genre dans cette ville, de manière que je fus recherché par plusieurs riches particuliers qui me payaient fort bien, ce qui me mit à même de soutenir quelques Genevois qui n'avaient pas assez de moyens pour attendre l'issue de l'établissement de la fabrique.

Il était déjà arrivé plusieurs Genevois du nombre desquels étaient mon père, ma belle-mère, ma sœur, plusieurs amis, de sorte que je fus transporté de joie et de bonheur. On vécut sur l'espérance, et les horlogers, quoique peu occupés, travaillaient cependant assez. Cela chemina ainsi pendant quelques mois, mais les marchands apercevant que le gouvernement anglais ne se pressait pas de tenir la promesse qu'il avait faite en faveur des Genevois, négligèrent aussi les ouvriers, ce qui amena après diverses plaintes, la fuite d'une bonne partie des colons. Ce départ fut fait à l'insu des restants. Qu'on se représente notre consternation! De ce moment nous essayâmes des insultes et des railleries de la part des habitants; nous avions honte de sortir de nos demeures et, lorsque cela nous arrivait, on nous traitait de fuyards ou ce qui est la même chose, on nous montrait au doigt en nous criant: *Genevois gone away* (Genevois, fuyards, déserteurs, allez vous-en). Les portraits disparurent avec la confiance des Irlandais, quoiqu'on me rendit justice.

Néanmoins, il fallut songer au départ, il n'y eut que mon père qui ne voulait point retourner en France. Nous parvînmes cependant à le décider de partir avec nous. Nous nous embarquâmes donc pour le Havre de Grâce. Notre traversée fut assez heureuse. Dans cette traversée il s'éleva une dispute assez plaisante entre deux personnages, l'un était un petit homme extrêmement complaisant et nous rendait plusieurs bons offices, mais en particulier il avait le goût de raser et se faisait gloire de s'en bien acquitter surtout lorsque le vaisseau balançait. Un jour il n'eut pas cette satisfaction et sa maladresse coûta une assez bonne balafre au menton d'un de ses confrères. Il fut donc

rallié à toute outrance par celui qui se plaisait à le chicaner, le traitant de mauvais Frater, de maladroit, etc.; la moutarde lui monta si bien au nez qu'il demanda en duel le malin railleur. Celui-ci avec un sérieux de glace lui demanda avec quelles armes il voulait se battre faute d'épées et de pistolets? à quoi le petit homme ne sachant que répondre et interloqué par cette question, perdit la tramontane; le grand, le voyant dans cet état, partit par un éclat de rire qui se communiqua à tous les assistants, ce qui augmenta la confusion et la colère du premier, à quoi l'autre ne répondit encore que par une nouvelle raillerie en lui disant: « Eh, allons donc mon bon petit, ne soyez donc pas si ahuri ni si déconcerté, rien n'est plus facile de satisfaire à ce duel, nous avons des armes en notre pouvoir et, puisque vous jouez si bien du rasoir sur les mentons de vos camarades, vous ne devez pas être embarrassé sur les moyens de vous battre, cédez-moi donc un de vos instruments tranchants et nous nous en donnerons sur le tillac, destoc et de taille ».

A ces mots les rires fous recommencèrent, à l'exception de l'offensé qui ne se possédait pas de fureur. Il fallut plusieurs jours pour calmer l'effet de cette scène, on y réussit enfin et la suite du voyage, il fut le premier à badiner de sa colère, mais il ne fonctionna plus comme barbier. Arrivés au Havre de Grâce, la plupart retournèrent à Genève et d'autres dans le Comté de Neuchâtel; ma famille fut du nombre des derniers et furent s'établir au Val-de-Travers. Comme je ne pouvais y trouver de l'occupation, je pris le parti de suivre les premiers.

Je vécus à Genève jusqu'à la fin de 1786, j'y fus très occupé; je me perfectionnais encore dans la peinture, pris de nouvelles leçons qui, jointes aux soins que je prenais de m'instruire par de bonnes lectures, me procurèrent bien des jouissances. La fréquentation de mes anciens amis et amies et des parents qui me restaient ajoutait encore des charmes à mes plaisirs, quoique cela, je ressentais toujours un vide, je n'avais plus ces parents avec lesquels j'étais si étroitement lié, insensiblement je me dégoûtais de Genève, surtout lorsqu'on m'eut assuré que je pourrais faire fortune en Russie avec mon talent. On est toujours tenté de croire ce que l'on désire, de sorte qu'après avoir beaucoup

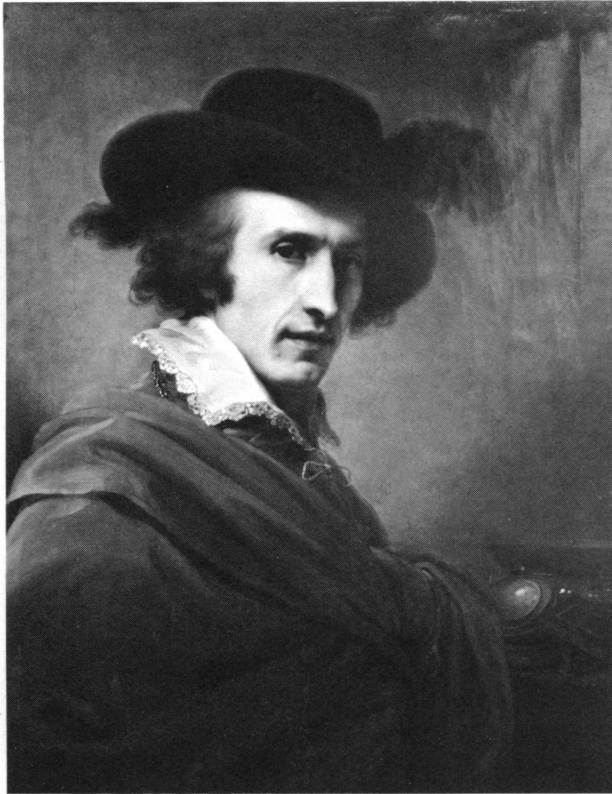
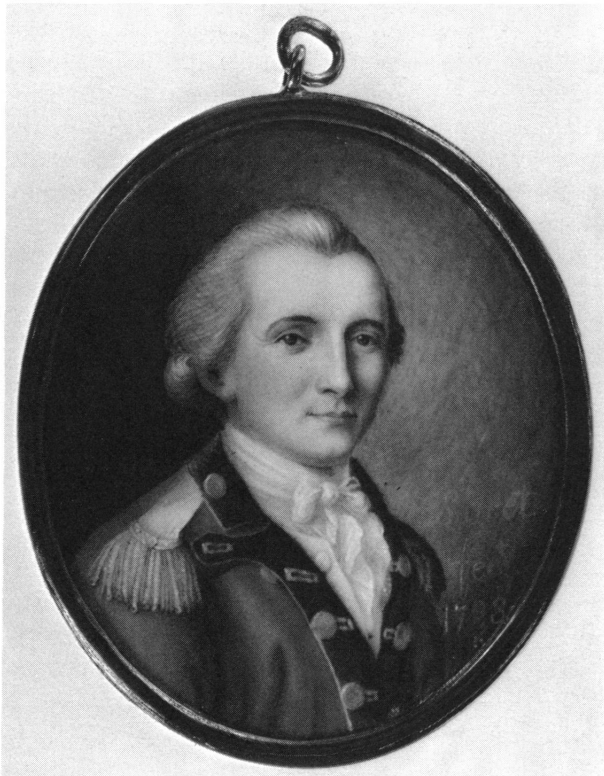


Figure 1. Portrait de Nicolas Soret par J.B. Lampi le Vieux (1751-1830). Huile. Coll. René Naville, Genève. Photo Gad Borel-Boissonnas, Genève.

Figure 2. Portrait d'officier par Nicolas Soret. Email. Musée d'art et d'histoire, Genève. No. Email peint. Inv. A.D. 841.

Figure 3. Portrait de M^{me} Jeanne Soret-Duval par Fr. Ferrière (1752-1839). Miniature sur ivoire. Coll. René Naville, Genève.



combattu avec moi-même, je me décidais à quitter Genève. Pour obliger un ami de mon père, je me chargeais de conduire un jeune homme de ses parents, pour être mis entre les mains de son père qui était un grand négociant de Saint-Pétersbourg; c'était un sujet dont on ne savait que faire, j'eus tout lieu de me repentir de m'en être chargé, car il rendit ma route aussi pénible que désagréable. Il me menaça même deux fois de me plonger son couteau dans le cœur dès que je dormirais. Je lui répondis par un coup de pied au derrière; il m'avait même volé des boucles de souliers en argent. Nous arrivâmes à Lübeck sans événements dignes d'être récités, nous nous embarquâmes sur un vaisseau chargé de pommes, avec quelques passagers; nous avions à bord une vache qui fournissait à déjeuner. Nous eûmes alternativement beau et mauvais temps; une nuit surtout nous avançâmes près de 100 lieues et, comme les vagues passaient continuellement sur le pont, on nous enferma dans la cabine, on cloua même une toile sur l'entrée afin que nous ne puissions pas sortir ni embarrasser la manœuvre. Le lendemain nous sortîmes de notre prison; la mer était encore très houleuse, les matelots, la pauvre vache étaient mouillés comme on peut se l'imaginer. Le calme succéda enfin à la tempête. En parlant de calme, cela me rappelle les belles matinées et les soirées qu'on passe sur mer. Rien de plus majestueux qu'un beau soleil couchant ou un soleil levant, sortant comme des ondes. Je ne puis exprimer combien l'âme s'élève à ce beau spectacle, surtout lorsque à cela est joint la prière et les chants religieux du capitaine et des matelots; ce concert remplit le cœur, élève l'homme à la divinité; je ne puis rappeler ces beaux moments sans en être ému. Quelques jours avant d'arriver, un Allemand passager s'amusa à regarder les côtes avec une des lunettes du capitaine qu'il avait oublié de resserrer; on ne sait pas comment le bout tomba à la mer, quoi qu'il en soit le grand verre fut perdu. Une perte pareille n'est pas de peu de conséquences pour un marin; le pauvre diable sentit très bien cette faute, car, ne sachant où se cacher et craignant le colère du capitaine, il s'était... dans un filet qui est au dessous du mâts de beaupré en dehors du vaisseau, on le retrouva là comme mort. On le tira de ce lieu

et il reprit connaissance. Le capitaine ordonna (malgré nos supplications) qu'il fût lié au grand mâts et frappé par les matelots avec des cordes, ce qui fut exécuté d'une manière à le satisfaire.

Nous arrivâmes à Revel⁷, ville assez triste, où je fis quelques séjours jusqu'au moment de notre départ pour Saint-Pétersbourg. Nous voyageâmes en Kibicka avec un matelas sous nous, il ne nous arriva rien de particulier pendant cette route. Nous descendîmes à Saint-Pétersbourg chez le père de ce jeune homme à qui je le rendis, bien content d'en être débarrassé.

Je fus rendre ensuite mes lettres de recommandation; partout j'eus le bonheur de recevoir accueil, mais aucun de ces accueils ne me fut plus agréable que celui de la famille Duval. On me reçut presque comme un enfant de la maison. La sollicitude de ces bons compatriotes, les soins qu'ils prirent de me faire connaître seront toujours présents à mon souvenir; en attendant ils me fournirent de l'occupation. M. Duval montra mes études à plusieurs seigneurs et entre autres au Prince Potenkin, qui était alors aussi puissant que l'Empereur. Ce prince, après avoir donné des marques non équivoques d'approbation, présenta mes peintures à l'Impératrice Catherine II qui voulut les garder. Elle me fit dire par le prince que j'aurais des séances et eus ordre, en attendant, de faire quelques copies de ses portraits en émail. Je me croyais déjà au pinacle des honneurs et de la fortune lorsque des événements vinrent renverser mes châteaux en Espagne.

La guerre de la Turquie, le voyage de l'Impératrice et du prince Potenkin, la mort du dernier sur la route, telles furent les causes qui me frustrèrent de mes espérances.

Je pris cependant mon parti et continuais à travailler, mais avec peu de succès. Je ne pus non plus obtenir l'effet des promesses de Catherine, ni le paiement de mes peintures.

Ennuyé de ces contrariétés, ayant perdu l'espoir de percer avec fruit, ayant aussi perdu le Père Duval, à la suite d'une forte maladie, je me décidai à retourner dans ma patrie; c'était avec d'autant plus de regrets que je m'étais flatté de pouvoir demander en mariage

⁷ Lire: Reval, aujourd'hui Tallin, port, ancienne capitale de l'Esthonie.

M^{lle} J. Duval, si mes occupations répondaient à la belle perspective qui s'ouvrait devant moi. Voyant donc que cela tournait autrement, je gardais mon secret, le chagrin dans le cœur. Je leur déclarai l'intention que j'avais de partir; ils me firent bien quelques observations mais qui n'apportèrent point de changement à mes résolutions; je m'arrachai de cette famille avec une peine qui ne s'est point effacée de mon souvenir. Je m'embarquai à Cronstat sur un vaisseau chargé de chanvre, avec plusieurs passagers. Avant cette époque, la guerre avait été déclarée entre la Suède et la Russie, de sorte que la flotte russe venait de partir. Comme nous faisons force voiles, nous l'atteignîmes bientôt près de l'île d'Oeland; nous étions dans l'admiration de voir tous ces vaisseaux de guerre, ces chaloupes, canonnières et tant d'autres bâtiments; on nous laissa passer. Peu d'heures après, nous rencontrâmes la flotte suédoise, des officiers et soldats montèrent à notre bord, nous visitèrent ainsi que nos papiers. Ils nous firent plusieurs questions sur les Russes et leur flotte; nous leur dîmes qu'ils les verraient bientôt. A peine fûmes-nous quittes de leur visite que nous entendîmes deux coups de canons; aussitôt cette flotte se range en deux lignes avec une promptitude dont je ne me serais pas douté. Nous vîmes au loin la flotte russe qui apparaissait; sans doute ce fut la cause des signaux et de l'arrangement subit que nous venions d'observer dans les bâtiments de guerre suédois. Ces signaux firent sur notre capitaine un effet tout à fait électrique, on mit toutes les voiles au vent et même où on n'en place jamais et je crois en vérité qu'il nous aurait fait mettre bas nos chemises s'il eût cru que cela fût nécessaire pour accélérer notre manœuvre ou fuir avec plus de promptitude.

Il témoignait sa peur d'une manière qui était véritablement ridicule en assurant que nous ne pouvions pas être à l'abri de la bagarre si nous ne nous éloignons pas encore davantage; quoique nous nous croyions assez loin, pour le tranquilliser, nous mettions la main à tout et en particulier pour les voiles surnuméraires. Ce fut pour moi un très beau spectacle que la vue d'environ cent vaisseaux ou chaloupes canonnières de guerre prêts à se détruire réciproque-

ment; je fus saisi cependant d'horreur en pensant à ce qui allait suivre, mon imagination travaillait si fortement que je ne doute pas que je n'en eus la fièvre. Ce fut bien pis l'attaque, j'entendis les premiers coups de canon (qui commencèrent à quatre heures et demie de l'après-dîner), mon cœur battait avec violence, en me représentant la boucherie que devait produire plusieurs milliers de bouches à feu. Le bruit était épouvantable, l'air était obscurci par la fumée, la commotion se faisait sentir jusqu'à nous. Qu'on se représente les résultats de ce combat qui dura jusqu'à onze heures de la nuit! On sait qu'au mois de juillet dans ces parages on voit clair presque toute la nuit. Ainsi il n'est pas étonnant qu'il fut prolongé aussi tard.

Lorsque nous eûmes passé ces mauvais moments, nous cheminâmes avec le désir de connaître l'issue de cette affaire. Nous ne pûmes rien apprendre que deux jours après notre arrivée à Lübeck.

Une autre histoire dans cette traversée faillit nous coûter la vie à tous.

Un Allemand passager était allé faire sa méridienne sur le chanvre, cet imprudent avait fumé une pipe avant de s'étendre sur les balots. Le sommeil, selon toute apparence, l'avait gagné avant la fin de la pipe. Quoiqu'il en soit, on aperçut un peu de fumée à l'entrée qui couve. L'alarme se répand, on reconnaît effectivement qu'un balot commençait à brûler; qu'on se représente notre frayeur au milieu de la mer, sur un vaisseau chargé entièrement de chanvre! On crie, on se précipite avec de l'eau pour éteindre ce feu, on en vint promptement et heureusement à bout, car ce n'était presque rien. La suite de cet accident ne fut pas trop agréable au malheureux incendiaire, il fut enfermé pendant plusieurs jours à fond de cale après avoir été traité rudement à coups de cordes. Nous arrivâmes enfin à Lübeck au bout de vingt cinq jours de navigation. Nous eûmes un calme qui dura dix jours consécutifs, puis de l'île de Bornholm on nous apportait des cerises et des poissons frais qui nous firent le plus grand plaisir.

On s'empressait de nous demander si nous ne savions rien d'un combat qui devait avoir eu lieu sur mer. Nous ne pûmes satisfaire à leurs

questions, parce que nous n'en connaissions point l'issue, cependant nous leur dîmes ce que nous avions vu et entendu.

De cette ville, je suivis ma route par chars de poste, qui comme on sait ne sont pas trop doux, néanmoins j'y rencontrais quelquefois des personnages fort amusants. Je quittai à Soleure les chars de poste et pris une calèche pour me rendre à Môtiers-Travers chez mes parents. Ils étaient en promenade. Sur la route que je tenais et d'aussi loin que je pus, je fis des signes avec mon mouchoir pour que, si c'était eux (comme je m'en doutais déjà), ils puissent venir plus promptement à moi. L'arrivée d'une voiture de voyage dans un pays où il n'y a que des chars à banc leur donna bientôt l'éveil, ils accoururent et enfin nous nous jetâmes dans les bras les uns des autres. Ils me menèrent comme en triomphe au village où la bonne compagnie me reçut comme l'ami de leur maison. Les manants accoururent aussi pour voir ce *Lapon*, c'est ainsi qu'il m'appellèrent, parce que je venais, suivant eux, des antipodes. Je jouis pendant trois mois de l'affection de mes parents. Il y avait aussi une société nombreuse et très agréable et en particulier des dames françaises avec lesquelles je passais d'heureux moments. Il fallut quitter ce lieu où j'étais si bien pour me rendre à Genève. Ce fut avec tous les regrets imaginables.

Arrivé dans ma ville natale, je me livrai avec ardeur au travail; je m'associâmes avec un peintre qui avait un atelier, nous fîmes quelques élèves, nos affaires allaient à souhait pendant deux ans. A cette époque, j'appris que la famille Duval faisait un voyage pour rétablir la santé des demoiselles Duval, dont l'aînée particulièrement avait fait deux fortes maladies. Qui fut joyeux? J'allais revoir ceux que j'avais aimés comme mes parents, ceux qui m'avaient reçu comme tel, et cette Jeannette que mon cœur n'avait pu oublier. Plus je vis, plus je réfléchis sur la chaîne des événements et plus je m'étonne de leur enchaînement. Remarquez d'abord que je n'avais plus d'espoir de voir cette Jeannette et encore moins de l'épouser. Eh bien, des maladies graves surviennent, son voyage en est la conséquence, on vient à Genève parce que c'est la patrie du père et qu'on y a des parents et amis. D'autre part, ma position

avait aussi changé, j'étais dans une passe heureuse, de l'occupation plus que je n'en pouvais faire. Ces causes réunies, m'enhardirent à faire la demande en mariage que j'avais projetée à Saint-Pétersbourg. Je n'en pouvais croire mon bonheur, il arriva enfin cet heureux jour où je pus renouveler les doux moments que j'avais naguère passés avec eux. Je recommençais mes visites à cette intéressante famille et, ne voyant plus les mêmes difficultés qui m'avaient arrêté précédemment, je me décidais à hasarder une demande en mariage, qui me fut accordée d'une manière toute amicale. Madame Duval m'avait déjà regardé comme son enfant si j'en peux juger par la manière dont j'avais été traité à Saint-Pétersbourg. Et comme son amitié pour moi n'avait point diminué, elle reçut ma demande avec cette bonté et amabilité que tout le monde lui connaît. M^{lle} et M^{me} Duval, M^{me} Dumont, M^{me} Ador et Louis me montrèrent presque les mêmes sentiments ainsi je n'eus qu'à être très flatté de leurs bons procédés. Je fis donc ma cour pendant l'hiver et je puis dire hardiment que je trouvais en mon aimable épouse des qualités encore supérieures à celles que je lui connaissais déjà. Hélas, tous les maris ne peuvent en dire autant, tel qui a cru prendre un bon lot à cette loterie, n'en a eu souvent qu'un très mauvais! Avant notre départ, je faisais avec elle des promenades à cheval qui nous plaisaient réciproquement. J'en fis aussi avec ma belle-sœur que j'ai toujours aimée et dont je conserve un souvenir aussi doux que pénible. Bien peu de personnes ont su l'apprécier à son vrai mérite. J'obtins semblablement le consentement de notre frère Jacob, de celui de l'oncle Dumont de Londres. Il y eut plusieurs obstacles du côté de la famille Duval d'ici, non pas par rapport à ma moralité, mais parce que mon état de peintre en émail n'était pas assez noble et que mes parents ne leur paraissaient pas assez relevés pour cette alliance. Ils en revinrent cependant à m'être favorable, ce qui me fit réellement plaisir quoique je n'avais point besoin de leur approbation pour terminer notre mariage. Il eut lieu le 20 mars 1792, dans l'église de Saint-Germain qui autrefois était au service des réformés. Les apprêts ne furent point extraordinaires, si ce n'est une couronne ridicule dont on coiffa mon épouse; M. Anspach

nous donna la bénédiction, et nous retournâmes au Petit-Saconnex, demeure habituelle de cette famille.

Mon bonheur était complet, il ne me restait, plus qu'à le fixer d'une manière permanente: je crus qu'en joignant à mon état de peintre celui de marchand-horloger, cela pourrait favoriser nos moyens d'existence à venir. Je fis donc ici plusieurs emplettes de bijouteries et horlogeries que nous emportâmes avec nous.

Nous partîmes au mois d'avril et notre équipage était composé de trois voitures. M. Ador l'aîné avec sa belle-mère et son jeune frère; la seconde, M^{me} Duval, sa mère, sa fille Marianne et le frère Louis; et la troisième, ma femme et moi. Je pourrais comme tant d'autres citer plusieurs observations sur les pays que nous parcourûmes, sur leurs habitants, je me bornerai à dire seulement ce qui nous survint dans la route de plus remarquable...

Nous arrivâmes sans autres accidents à Saint-Pétersbourg, on nous y reçut à bras ouverts. Après avoir passé quelques heures ensemble à se questionner et à jouir les uns des autres, notre frère Jacob nous conduisit à l'habitation qui nous était destinée. J'avais écrit à Duval de nous chercher un logement un peu rapproché du leur; je lui avais donné commission de nous acheter tout ce qui était le plus nécessaire à un ménage, sans y mettre de luxe, c'est-à-dire modeste, simple et conforme à notre position pécuniaire et à nos goûts, en sorte qu'il l'avait fait, nous écrivit-il, comme nous l'avions désiré et qu'il espérait que nous serions satisfaits.

Il nous prit par la main et nous dit: «Il est temps que vous vous alliez reposer des fatigues du voyage». Son regard était animé des sentiments du plaisir, tous ses traits portaient l'empreinte de la satisfaction et du bonheur. Nous entrâmes dans une maison au fond de la cour, toute remise à neuf, du goût le plus délicat, meublée à souhait de toutes choses nécessaires et agréables pour un ménage, les buffets bien garnis de linge et autres articles que je ne peux numéroter ici.

Nous lui témoignâmes notre satisfaction, en lui observant cependant que cela était un peu trop orné pour nous; alors il nous répondit et avec le sourire de la bienveillance: «Tout cela

est à vous et si vous voulez me prouver que vous m'aimez autant que je vous aime, vous accepterez l'offrande que je vous en fais, avec le même plaisir que celui que je ressens». Nous ne pûmes lui faire de réponse qu'en nous jetant dans ses bras et balbutiant quelques mots sans suite. Les personnes présentes à cette scène touchante furent presque aussi agréablement surprises que nous, l'émotion était peinte sur tous les regards et l'on voyait surtout combien ce bon frère jouissait de ce qui se passait en nous, en même temps de la délicatesse avec laquelle y s'était pris pour nous faire agréer toutes ces choses.

L'agitation que nous avions éprouvée, soit par notre présente réunion et cette surprise ne nous permit pas de reposer cette première nuit; le calme se rétablit le lendemain pour mieux sentir notre bien-être présent et que nous tenions de ce frère, généreux et délicat.

Nous vacâmes ensuite à nos affaires, toujours aidés des conseils et des soins de notre frère, nous parvînmes à faire marcher ensemble la peinture et la vente des marchandises, quoique je trouvais au fond que cela ne faisait pas un effet sortable.

Ces deux branches ne purent cheminer bien longtemps l'une avec l'autre, de sorte que la peinture l'emporta sur la bijouterie.

Nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir, car indépendamment que j'étais déjà connu, notre bon frère nous recommanda si fortement que l'occupation vint comme je le désirais. Jacob Davidich était si bien vu des deux Cours de Russie (quoique désunies) que nous profitâmes de la faveur dont il y jouissait. L'Impératrice Catherine vivait encore et faisait de lui tout le cas possible. Le Grand-Duc Paul et la Grande-Duchesse ne l'affectionnaient pas moins; ainsi la Cour et leur suite faisaient chorus et l'on peut dire qu'ils lui rendaient la justice qui lui était due. Il me présenta à la Grande-Duchesse Marie Federowna; dans ce temps-là elle fut marraine de Frédéric et fit un cadeau en argenterie pesant 10 P. de Russie; au Grand-Duc et à plusieurs Seigneurs distingués. Il me rappela au souvenir de Catherine II. Cette dernière demanda des copies de son portrait; je réussis apparemment, puisqu'elle ne voulait point ou peu donner de bijoux qu'il

ne fût orné de son portrait fait de ma main. Il faut en dire la raison. C'est qu'avec un peu de ressemblance, j'avais l'art de la rendre trente ans plus jeune et de plus très jolie; mes peintures n'avaient rien d'ailleurs d'extraordinaire.

C'est un an après notre mariage ou à peu près ce temps que nous eûmes le bonheur de posséder un enfant, enfant charmant qui promettait toutes les qualités de sa mère; aussi était-il gâté et choyé de la bonne grand-maman, de la tante Ador et autres parents; à peine ma femme venait de cesser de nourrir que nous le perdîmes à la suite d'une hydrocéphale, on peut concevoir quel fut notre chagrin.

Ma femme était alors enceinte de notre Frédéric dont je me réserve de parler, ainsi que de Nicolas, dans des notes particulières, c'est pourquoi je n'en fais pas mention.

D'un autre côté, j'avais eu le bonheur de lui plaire en faisant quelques dessins pour ornements impériaux et en particulier pour faire des fonds bruns sur des camées de cartes qu'elle tirait elle-même en frottant sur ses pierres antiques. Ces petits camées se montaient sur or, souvent entourés de diamants et de perles, on en faisait des ornements de têtes, des bracelets, des colliers, etc., lesquels elle donnait aux dames de la Cour qu'elle affectionnait. J'étais tellement occupé que j'étais obligé de me servir de la lampe d'Argand une partie de la nuit pour ces derniers ouvrages qui semblaient augmenter en raison que j'en faisais davantage. Quoique je n'en reçusse aucun prix, je sentais qu'il fallait supporter la fatigue et l'ennui d'un travail aussi peu amusant. Je continuais ainsi avec persévérance et courage dans l'espoir de m'avancer en faisant tout ce qui pouvait lui complaire. Elle avait dit d'ailleurs qu'Elle me récompenserait tôt ou tard. Ce travail forcé me donna des maux de reins. Néanmoins je travaillais toujours comme un forçat, surtout lorsque la Cour de Suède vint à Saint-Pétersbourg. Les portraits augmentèrent par ceux du Roi de Suède et du duc de Sudermanie; je ne pus avoir de séances du premier qu'en public lorsqu'il était à table. Les fêtes étaient très brillantes et les cadeaux nombreux de la part des cours; le mariage du Roi avec une des Grandes-Duchesses semblait se terminer lorsque tout à coup le Roi rompit les promesses qui s'étaient faites de

part et d'autre. Ce fut un jour de consternation, non seulement pour l'Impératrice mais encore pour toute la Cour. Cette scène fut suivie du départ du Roi et de ses gens.

L'occupation fut un peu ralentie et fort heureusement car je crois que je n'aurais pu supporter encore bien longtemps un travail aussi forcé.

J'étais au comble de la gloire si on peut appeler ainsi celle qui n'est pas due au vrai talent; j'en jouissais néanmoins dans l'espoir qu'il pourrait m'être utile ainsi qu'à ma famille. Vaines fumées qui se dissipèrent comme un songe! Les espérances que j'avais fondées sur les belles promesses de cette Impératrice, sur sa protection, furent renversées subitement par l'apoplexie qui lui ôta la vie. Adieu donc espoir de pension, adieu le produit de mes peintures, celles que le Prince Potenkine lui avaient remises avant le voyage, c'est-à-dire le portrait de l'Arioste, celui du naturaliste Bonnet et celui du Connétable de Bourbon, tous trois en émail et d'une grande dimension, dont j'avais demandé environ 1000 R^o c'est-à-dire 3500 L., qu'Elle ne m'avait point payées. Enfin, adieu la considération qui m'avait flatté quelques instants.

Je n'en fus cependant pas beaucoup affecté pour moi-même, croyant trouver encore dans ma position de suffisantes ressources.

Cette mort amena un nouveau règne qui ouvrit pour moi un nouveau champ à exploiter. Comme je l'ai dit plus haut, j'étais connu de ces nouveaux souverains et, comme ils faisaient le plus grand cas de la famille Duval et en particulier de Jacob Davidich, je me ressentis encore de cette faveur justement méritée. L'Impératrice actuelle, Marie-Fedorowna, m'avait déjà beaucoup occupé, je le fus dans la suite encore davantage; je fis son portrait d'après nature plusieurs fois et un grand nombre de copies, mais jamais que de ces dernières de l'Empereur. L'Impératrice s'offrit encore pour être marraine de notre fils Nicolas et l'Empereur me fit payer les trois peintures ci-dessus nommées, je le dus aux soins d'une amie qui lui en parla.

J'eus en outre une belle bague enrichie de diamants qu'elle me donna à l'occasion du baptême de Nicolas. Elle me fit peindre d'après nature les Grands-Ducs ses fils!

La peinture allait donc avec plus de force que jamais, mais aussi mes maux augmentèrent au

point que je crus qu'il fallait ployer bagage; je semblais un squelette ambulante, toujours travaillant mais aussi presque toujours à contre-cœur. Je n'aimais point aller au palais, premièrement parce qu'il fallait être costumé, serré à quatre épingles, il fallait d'ailleurs faire de longues antichambres, tout cela me faisait infiniment de mal et ce mal fut en empirant par les remèdes que je pris. Je redoutais presque autant de me trouver en présence de ce Paul I^{er} qui envoyait les gens si lestement aux frontières ou en Sibérie. Il est vrai que l'Impératrice me faisait promptement esquiver de ses appartements lorsqu'elle savait qu'il était dans ses mauvais moments, mais comme il n'avertissait pas son arrivée toutes les fois qu'il venait auprès d'Elle, il arrivait aussi quelquefois qu'il me surprenait avant que j'eusse eu le temps de prendre *Jaques Déloge*. C'est ce qui m'arriva un jour que je prenais une séance de l'Impératrice. Celle-ci apercevant venir son mari me dit en grande hâte « Sauvez-vous, sauvez-vous mon ami »; je rassemble à la hâte mes outils, prends mon épée et la pends avec précipitation à mon côté; ma frayeur fit que je l'accrochai mal et qu'elle tomba aux pieds de l'Empereur qui venait d'entrer brusquement; je voulus réparer ma lourdisse en ramassant ma dague, mais son regard me pétrifia d'effroi; je ne fus pas cependant changé en statue de sel, mais j'eus suffisamment peur pour croire que je pourrais bien aller faire un tour en Sibérie ou m'aller promener aux frontières comme bien d'autres personnages pour des fautes insignifiantes ou pour de faux rapports. J'avais deux amis qui furent envoyés l'un à Orembourg et l'autre au, le dernier y prit une fièvre chaude dont il faillit mourir.

La suite me fit voir que mon imagination s'était plu à grossir le danger; il ne fut question de rien du tout et, bien loin de m'en vouloir, il me parla avec toute la bonté possible la première fois que je le revis. Il me fit même quelques plansanteries sur ma figure effilée, je ne pus m'empêcher d'en rire de bon cœur devant lui. Sans doute il ne me crut pas digne de sa colère puisqu'il en revint si joliment; il n'en était pas de même des Seigneurs ou de personnages plus relevés, ceux-là n'échappaient guère à l'exil pour peu qu'il crût à leur inimitié. Les injustices sans nombre qu'il faisait, ses folies ne laissaient

personne dans la sécurité... Ne pouvant supporter plus longtemps cet état de choses et étant toujours malade, je pris ce prétexte pour aller prendre les eaux. Il y avait une grande difficulté d'obtenir un passeport; l'Impératrice se chargea de l'aplanir et par sa protection spéciale nous pûmes partir. L'Empereur ne permettait pas de sortir de ses Etats ou, si le contraire arrivait, on désignait sur le passeport que c'était pour n'y plus rentrer et comme le nôtre ne contenait pas cette formule, on était tenté de croire ou que nous étions des espions ou tout au moins des gens bien favorisés de la Cour, ce qui facilita les moyens de nous faire avoir promptement des chevaux.

On nous avait permis d'emmener avec nous un domestique allemand, sellier de son état. Cet homme fut taciturne jusqu'aux frontières de Prusse; y étant arrivé son visage se dérida. Ses yeux changèrent d'expression, il manifestait une joie immodérée en découvrant un poteau. Nous ne savions pas trop ce que cela voulait dire. Il nous crie: « Monsieur, Madame, venez voir, venez voir. — Quoi, qu'est-ce donc? — Eh! mon Dieu, Monsieur et Madame, ouvrez les yeux et regardez ces aigles prussiennes, nous ne sommes plus en Russie ».

Nous partageâmes en quelque sorte sa satisfaction. De là nous fûmes à Memel, où nous étions attendu par une parente dont nous n'eûmes pas trop lieu d'être satisfaits. Elle demeurait chez le maître de poste qui était son ami, il nous prouva qu'il n'était pas le nôtre en partageant les sentiments de la première. Après quelques difficultés, il nous fit donner des chevaux de poste, mais à la première station du *Strand*. Le Strand est une côte extrêmement aride, elle n'est composée que de sable qui ressemble aux dunes, on n'y voit ni herbes, ni arbres, ni arbrisseaux, hormis dans quelques gorges de ces monticules. On longe la mer ou plutôt les voitures y cheminent toujours deux ou quatre roues dans l'eau.

Le cocher sans nous rien dire dételle ses chevaux de notre voiture et se dispose à nous planter là. C'était environ dix heures du soir. Nous lui demandâmes ce que voulait dire une pareille conduite; il répond avec un air moqueur que notre équipage est trop pesant et qu'il veut s'en retourner avec ses chevaux. Nous lui offrîmes

de monter la colline à pied pour atteindre la première station mais cela fut inutile et nous vîmes clairement que c'était un tour de son maître. Dans cette position nous ne savions que faire; il nous vint dans l'idée de lui dire avec fermeté que s'il ne se décidait pas promptement de nous conduire nous trouverions bien le moyen de le dire au Roi à notre passage à Berlin; à d'autres menaces nous ajoutâmes quelques promesses de récompenses. Il fit sans doute quelques réflexions salutaires, mais pour que cela ne parût pas tout à fait un acte de mauvaise volonté, il nous dit qu'il ratellerait ses chevaux si nous voulions monter la colline à pied; nous convînmes de le faire ma femme et moi, laissant nos enfants endormis dans la voiture. Nous fûmes donc très heureux que son entêtement ne durât pas, sans quoi nous aurions été contraints de passer la nuit au bord de la mer dans un lieu complètement désert où pour tout couvert nous aurions eu la voûte des cieux et notre voiture. De cet endroit nous partîmes et arrivâmes sans accidents jusqu'aux bords de la Vistule. On la passe ici sur un grand bac...

Quelques jours après nous dirigeâmes notre route sur Kustrin...⁸

Nous arrivons enfin à Berlin, ennuyés, harassés de notre voyage; nous y séjournâmes une dizaine de jours afin de nous reposer de nos fatigues.

Un jour nous vîmes six grenadiers français (dont deux avaient des balafres au visage) qui s'étaient échappés après avoir été faits prisonniers. Ils étaient parvenus à entraîner avec eux une pièce de campagne et quelques munitions. La nouveauté de ce spectacle leur attirait bien des curieux; ils se regardaient comme chez eux et comme des seconds Alexandre de sorte qu'on pouvait s'amuser à les voir et les entendre! D'ici nous partîmes pour Brucknau,⁹ ville près des eaux de ce nom, où nous fûmes obligés de coucher; l'auberge était pleine de catins, d'ivrognes et autres mauvais sujets qui se jouaient de nous et de ce qu'on nous avait trompés en nous amenant dans ce coupe-gorge. Il nous fut impossible de dormir, heureux de pouvoir partir le lendemain et quitter ce repaire de brigands. Nous arrivâmes aux eaux, on nous donne un bon logement quoiqu'un peu retiré. Nous venions tous les jours prendre nos repas à table d'hôte

où nous passâmes des moments variés et divertissants. Nous nous amusions à voir tous ces originaux. C'était un mélange de noblesse allemande, vaine et plate, d'autres très aimables, des émigrés français de différents étages, des escrocs, des joueurs et quelques honnêtes gens. Nous nous baignions journellement et buvions les eaux, ce qui nous fit du bien et en particulier plus à moi-même. Nous séjournâmes un mois ici, plus par politique que par besoin, car ayant dit à Saint-Pétersbourg que c'était pour aller prendre les eaux que nous partions, il fallait bien le prouver par l'effet et tout cela pour ne pas nuire à la famille Duval auprès de ce fou d'Empereur qui n'aurait pas manqué de lui jouer quelques mauvais tours s'il avait pu croire que les Duval et nous abhorions son gouvernement et cherchions de nous y soustraire!

Suffisamment reposés et restaurés nous pensâmes à partir pour Genève; les accidents et désagréments cessèrent enfin de nous poursuivre et nous arrivâmes à Coppet où nous trouvâmes nos bons parents qui étaient venus à notre rencontre. Ce fut pour tous une bien grande jouissance de se revoir après sept ans d'absence. On peut bien croire que les questions et les réponses furent nombreuses, que la conversation ne tarit pas si vite. On a tant de chose à se dire dans ces moments!

Ma sœur Bordier nous logea pendant quinze jours, en attendant que nous eussions trouvé un gîte convenable.

Après avoir vécu une année à Plainpalais nous rentrâmes à la ville afin de mettre à l'école nos enfants qui ne savaient pas lire.

Ma femme, qui avait quitté ses parents pour me complaire et rétablir ma santé ébranlée, eut encore le courage de supporter tous les ennuis qu'entraînent les nouvelles habitudes, les différents usages auxquels elle n'était point accoutumée; cela me navrait beaucoup, mais je comptais sur le temps et plus encore sur la patience, sa raison et enfin sur l'espérance de revoir bientôt plusieurs individus de sa famille venir s'établir à Genève.

⁸ Kustrin ou Custrin: ville du Brandebourg au confluent de l'Oder et de la Wartha.

⁹ Brucknau: ville de Basse-Franconie, station thermale.

Effectivement, je reçus des lettres de mon beau-frère Duval qui me donnait ordre (indirectement) d'acheter une campagne. Il fallait écrire à Saint-Pétersbourg que cet achat était pour nous et qu'à cet effet nous lui demandions conseil et s'il pouvait nous faire des fonds. Il comprit l'affaire et tout se traita comme si cela était pour nous, afin que l'Empereur ne put soupçonner que son projet était de sortir ses fonds de Russie ainsi que sa famille. (Nous eûmes aussi quelque temps avant la visite de notre cher oncle Dumont.) Je lui envoyai plusieurs devis et descriptions de celles qui pourraient lui convenir; il s'arrêta pour la campagne Pictet que j'achetai. Indépendamment des fonds qu'il m'envoya pour la payer, il me fit passer une partie de sa fortune pour la placer, et faire des réparations les plus nécessaires à un bâtiment et autres agricoles.¹⁰

Le malheur voulut que dans cette campagne il y avait des grangers peu dignes d'être ceux de M. Duval, car malgré le bien que je leur ai fait de mon propre gré et par les ordres de mon beau-frère, ils se conduisirent aussi mal que possible. J'en fis part à Duval en lui disant que mon intention était de l'en débarrasser avant son arrivée; il y consentit en sorte que je fis les démarches nécessaires. La suite en fut si funeste pour moi que je ne puis me la rappeler sans frémir...

Nous eûmes enfin le bonheur si désiré de voir arriver ma belle-mère, ma belle-sœur et son mari, ma tante Ador et son fils. Nous logions tous à Cartigny et nous étions toujours les uns chez les autres, jouissant de tous les plaisirs qu'éprouvent de bons parents et qui s'aiment.

Ce fut une nouvelle fête lorsque nous reçûmes dans nos bras ce bon frère Jacob qui arriva je crois dix-huit mois après. Sa présence changea presque sur-le-champ la face de Cartigny; les habitants se ressentirent tout de suite des effets de sa générosité, de sa bonté, ils devinrent même meilleurs, je ne finirais pas si je voulais m'étendre sur ce sujet. Je me bornerai à dire que tout le monde était fort heureux de le posséder, nous en particulier plus que les autres et avec la même délicatesse qu'il avait employée lors du don fait à Saint-Pétersbourg. Il dit que c'était pour nos enfants que lui et son frère François se cotisaient pour cet objet et qu'il

était bien aise d'assurer par là une bonne éducation à nos fils; de cet instant nous jouîmes d'une plus grande aisance et notre sécurité par rapport à l'objet qui nous tenait le plus à cœur (c'est-à-dire l'instruction de nos enfants) était par cela fixée. C'est donc à lui et à François, vos chers oncles, que vous devez principalement le bonheur de sortir de la classe des hommes ignorants.

Il nous aurait été impossible de vous élever convenablement sans cette augmentation de fortune. Que ce souvenir ne sorte pas plus de votre mémoire que de la nôtre!

Nous eûmes aussi le frère François Duval, ensuite notre bon Louis qui nous firent des visites, beaucoup trop courtes à la vérité, mais enfin nous les eûmes quelque temps, pour nous refaire un peu de leur absence.

Nous trouvâmes dans ce village quelques secours pour faire donner des leçons à nos enfants, mais elles devinrent insuffisantes, il fallut bien quitter Cartigny pour se rapprocher de la ville. Pour cet effet j'achetai une maison à Plainpalais que je fis réparer, de manière à pouvoir recevoir dans l'occasion nos bons parents. Nous vaquâmes à donner un maître à nos fils; je parlerai ailleurs d'eux.

Nous voici donc arrivés à une époque la plus intéressante de notre vie, tout paraissant sourire à nos vœux. Hélas, le bonheur n'est jamais sans mélange, une maladie cruelle entraîna mon père au tombeau, cette mort est suivie de plusieurs autres de nos parents (plus ou moins pénibles selon que nous leur sommes le plus attachés), telles que notre sœur Thevenien qui emporte tous nos regrets. M^{me} Ador, mon oncle Soret, ma grand-mère Dumont, la tante Sequèse, un enfant Thevenien, un d'Ador, un de Louis, ma mère, mon beau-frère Bordier et tous dans l'espace de quatre ans. Nous nous flattions être quittes de chagrins, de tourments lorsqu'un événement arriva qui à Cartigny vint de nouveau nous affliger. Notre bon frère Jacob eut le malheur de se casser la jambe avec celui de se couper une artère.

¹⁰ Il s'agit de la campagne achetée en 1757 par Charles Pictet de Rochemont et appelée « le château ». Cf. la dessus J. Martin, *Cartigny*, Genève, 1946, p. 91 et 124.

Ce terrible accident répandit sur le public beaucoup de consternation et parmi les membres de la famille tout ce qu'il est possible de sentir de fâcheux. Ma femme s'est aussitôt transportée pour être utile à son frère et à sa mère dans cette affreuse circonstance. Je me suis fait une raison sur la privation que son absence me fait éprouver; il y a vingt ans que nous sommes mariés sans nous être jamais quittés, aussi est-ce pour moi autant que pour nos fils un double chagrin.

Lorsque nos enfants eurent été en pension chez M. Veillard et ensuite chez M. Mangeant, nous crûmes bien faire de les placer chez M. Bozerri où leurs cousins Duval étaient en pension et où il y recevaient des leçons (hélas! mal données et beaucoup trop bien récompensées). Dans ce laps de temps nous ne négligions pas de leur donner d'autres bons maîtres et en particulier de mathématiques, de grec et de latin.

Je puis dire avec vérité que je m'aperçus bientôt de la sottise que j'avais faite en plaçant mes fils chez le dernier; cependant à force d'intrigues de sa part et pour couvrir en quelque sorte son peu de soins, il parvint à mettre en état, du moins en apparence, nos enfants d'entrer dans les auditoires de belles-lettres. C'est véritablement le seul service important qu'il nous ait rendu puisque par ce moyen nous trouvions l'occasion de les sortir de chez lui et en même temps de pouvoir leur donner des maîtres de latin et de grec tout à fait ardents et zélés pour nous et nos enfants; je dois les nommer ici avec un sentiment de la plus vive reconnaissance. Ce sont MM. Griffon et Peran qui les soignèrent comme s'ils étaient leurs propres enfants. Ils eurent l'art de leur faire goûter l'étude, c'est eux aussi qui firent naître en eux le goût de la poésie.

Mis comme je l'ai dit dans les auditoires de belles-lettres, nos fils marchèrent assez bien; mais ils se ressentaient cependant dans certains moments et dans certains points d'études combien ils avaient été négligés, cependant le courage leur venait avec les succès qu'ils commençaient à avoir et par les bons grabots qu'ils reçurent aux jours des examens.

Des auditoires de lettres ils passèrent à ceux de philosophie, c'est dans ceux-ci où l'on vit se développer (en Frédéric particulièrement)

le goût de cette étude; il s'y distingua plus que son frère, ainsi que dans les mathématiques pour lesquelles ce dernier n'avait aucun goût. Nous trouvant dans cette heureuse situation, nous encourageâmes l'aîné à cultiver ces sciences avec soin, il a répondu à notre attente, ainsi chaque examen amenait avec lui de nouveaux stimulants propres à doubler son zèle et le nôtre, car je dois le dire on ne manquait pas de m'adresser dans les... [*deux mots illisibles*] aussi des éloges qui en flattant mon amour-propre étaient bien propres à me faire persister dans les projets que j'avais formé pour le succès de leur éducation.

Il est vrai néanmoins que dans les éloges on entremêlait toujours quelque chose qui avait rapport à son goût pour la minéralogie qui, disait-on, devait être par lui abandonnée. Mais, entraîné par ce penchant à cette étude, il fit au contraire mille recherches pour découvrir la marche que M. Hary employait afin de trouver les calculs cristalographiques. Déjà stimulé sous ce rapport par M. Nevine qui l'avait pris en affection, il s'exerçait tous les jours à cette recherche quand un soir, après avoir fait maints calculs, nous l'entendîmes s'écrier: « Mé voilà, je l'ai trouvé, oui j'y suis », et de sauter de joie ensuite pour cette précieuse trouvaille. On doit bien penser qu'il ne s'en tint pas à cette première découverte. Depuis lors il se mêla dans les rangs des cristalographes et ensuite il a fait plusieurs mémoires sur cette science qui lui a valu de la considération et des réceptions dans diverses sociétés savantes.

Tandis que je cherchais dans mes livres de dépenses diverses et le grand livre de Saint-Pétersbourg les dates de nos demeures et les différents maîtres qu'avaient eu nos enfants, à la demande de Frédéric, ma femme découvrit dans le grand livre des notes sur eux-mêmes jusqu'en 1810 et me témoigna le regret de ne pas trouver une suite. Pour la satisfaire et pour rétablir en grande partie ce que contenait la partie effacée et coupée, je vais tracer ici, presque sans lacune, mais non pas avec les mêmes mots tout ce que ma mémoire me fournit aujourd'hui en retranchant toutefois des réflexions et des craintes qui étaient peut-être de trop.

Après avoir passé en revue tous, ou à peu près tous les maîtres qu'avaient eu mes fils

jusqu'à leur établissement, c'est-à-dire jusqu'au moment où ils sortirent de la coquille paternelle et avoir rapporté à peu près toutes les dates, je séparerai la notice sur Frédéric d'avec celle de son frère parce qu'ils n'ont plus cheminé ensemble depuis les auditoires de belles-lettres.

Voici ce que je disais à peu près dans la notice de Frédéric.

Après être sorti des auditoires de belles-lettres il entra dans celles de philosophie où il se distingua et eut des succès; à cette étude se joignit celle de minéralogie pour laquelle il semblait être né, il y fit d'assez rapides progrès au point qu'étant entré dans les Auditoires de théologie il négligeait assez cette étude pour se faire gronder des professeurs de théologie, mais que peuvent les remontrances contre un goût si marqué pour cette séduisante minéralogie et surtout pour sa partie la plus difficile, je veux dire la cristallographie qu'il apprit presque seul à connaître à l'instar et à la hauteur des meilleurs cristalographes connus; cela flattait beaucoup mon amour-propre je l'avoue et en même temps me faisait espérer que cela pouvait être un moyen assuré d'arriver à quelque bon établissement, mais bientôt je vis qu'il fallait abandonner ces espérances chimériques et se retourner sur quelque autre point plus solide. Mais la *conscriptio* était là, sans cesse présente à mon esprit, je ne pouvais pour ainsi dire sortir de ce cercle, dans lequel nous étions et quoique Frédéric fût dans la théologie (dans laquelle nous l'avions fait entrer pour l'en préserver), néanmoins on crut un moment qu'il serait décimé avec les autres étudiants pour *servir de chair-à-canon* ainsi qu'on nommait alors les conscrits. Je ne dis pas ici toutes les angoisses que j'ai ressenties et les longues insomnies que j'ai eues pendant ces époques; heureusement la chute du tyran arriva assez tôt pour nous sortir de peine. Étant revenus à notre indépendance, on songea à faire un grand établissement avec Pascalis, c'est-à-dire une espèce de pensionnant académique. Mais lorsque l'on était sur le point d'arrêter un grand logement à ces fins, M. Pictet, professeur, renversa ce beau et grand projet d'un seul coup, en faisant connaître les difficultés à vaincre et les frais exorbitants où cela les entraînerait. Ce malheureux pot au lait étant renversé, ils eurent encore l'idée de donner des

leçons de physique et autres, mais de nouvelles difficultés survinrent, partant, il fallut n'y plus penser. A peu près à cette époque arriva un événement auquel nous ne pouvions nous attendre, qui fut cruel pour nous en tant qu'il nous fit craindre pour la vie de Frédéric, je veux dire la conduite plus que cavalière, très imprudente et très brusque de son oncle F. qui, sans nous avoir jamais prévenus, porta un coup au cœur de notre fils et, quoiqu'il ne pût penser à se marier avec Mademoiselle, néanmoins je fus indigné d'une conduite pareille. C'est à peu près alors que le Prince de Danemark voulut avoir mon fils auprès du sien pour deux ou trois ans. J'avoue encore que cette proposition me souriait beaucoup et voici en quoi consistait ma satisfaction; premièrement c'est que cela l'aurait sorti de la présence d'un oncle et d'une tante qu'il ne pouvait pas voir convenablement chez eux et même parce qu'il aurait été pour ainsi dire forcé de cesser la fréquentation de la famille Duval qui recevait ce couple; secondement parce que cela lui faisait gagner suffisamment de quoi s'entretenir pendant le temps qu'il serait attaché au prince, justement au moment où nous avions le plus besoin d'économies; la place fut refusée, parce que on avait en vue le grand établissement dont j'ai parlé plus haut. Enfin au moment où nous nous y attendions le moins, arriva la proposition de S.A.I. de Weimar qui nous satisfit sous maints rapports; toute la famille Duval et l'oncle Dumont furent consultés, les uns et les autres nous félicitèrent de cet événement et approuvèrent le départ de Frédéric pour remplir cette tâche honorable et qui présentait avec elle un moyen d'existence assuré et plus que suffisant pour sa vie durant et lui donnerait ensuite la faculté de suivre ses goûts minéralogiques et même d'arriver à quelque place qui augmenterait ses émoluments, et par cela même le ferait arriver au but presque unique auquel nous tendions, celui de se marier d'élever une famille avec honneur et aisance. Il est vrai aussi que l'acceptation de cette place n'était pas sans mélange de chagrin et cela se conçoit pour un terme aussi long, mais il était tempéré par l'espoir de le voir quelquefois jusqu'à l'époque de son retour définitif et peut-être celui de le voir se fixer à Genève quelques années avec son Prince...

